BLUETTES

2/.





BLUETTES:

POUR

AMUSER LES ENFANTS.

BY A FRENCH LADY.

London:

R. HASTINGS, 13, CAREY STREET, LINCOLN'S INN

1840.

LONDON:
Printed by J. Truscott, Blackfriars Road.



TABLE.

PREFACE.

The writer of the following pages has frequently been requested to recommend books in the French Language, suited, as first reading lessons, to the capacity of children from the age of six to ten years; while at the same time it was observed, that the works generally made use of for that purpose were intended for more advanced pupils, and were in many

instances defective in the moral inculcated, the author seldom holding out a higher motive to good conduct than the desire to please, and to appear amiable in the eyes of those with whom we associate.

The "BLUETTES," as the name imports, is of humble pretensions, the writer having attempted little more than to arrange simple phrases, connected with such cirumstances as may in some degree attract the attention of a child. She submits it to the indulgence of those mothers who take an

active part in the education of their children, and who are anxiously desirous that the earliest impressions made on the mind of a child with every lesson, however simple, should be in accordance with strictly moral and religious principle.

BLUETTES.

L'Herbe; ou, quelle est la plante la plus utile?

Un jour d'hiver, fatiguée des plaisirs bruyants de la ville, je m'enfuis au petit village de Pommiers, situé dans le département de la Loire.

Là, chaque soir, ma bonne et vieille Nourrice rassemblait autour de son

foyer les jeunes Bergères, qui voulaient apprendre à filer le lin ou à tresser avec l'osier des corbeilles et des formes à mettre les fromages.

Souvent, au milieu de ces petites assemblées, on agitait sans s'en douter les questions les plus intéressantes.

. . . . . " Non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers, et les bois,
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare."

Un soir, j'assistai à une de ces veillées; après nous avoir conté une petite histoire de village, ma Nourrice

demanda à ses élèves quelle était, à leur avis, la plante la plus utile ?

Mon père, dit la petite Suzette, assure que c'est la Vigne, parce que son jus réchauffe en hiver, que ses berceaux rafraîchissent en été, que son bois est utile, que les troupeaux se nourrissent de son feuillage et qu'on peut sculpter ses racines.

Oh ! si vous aviez été dans mon pays, reprit avec douceur une jeune blonde, nommée Claire, vous préféreriez, comme moi, le Pommier, car son

fruit, qui est très-beau, se conserve frais quand tous les autres ont disparu.

D'ailleurs, la pomme ressemble à une fleur, elle nourrit l'homme, lui donne une boisson fort agréable ; et l'arbre qui la produit prête son ombre au laboureur et alimente son foyer.

Tous ces biens, le Pommier les accorde, sans demander comme la Vigne de pénibles travaux.

Très-bien, dis-je à la jeune fille, mais je crois deviner à votre partialité

pour ce bel arbre, et à vos yeux bleus, que vous êtes née en Normandie.

Pour moi, qui n'ai guère observé nos campagnes, j'ai lu que dans un pays bien loin d'ici, qu'on appelle les Indes, un arbre superbe donne aux hommes un vin fort agréable, des fruits délicieux, un abri impénétrable à la pluie et aux rayons du Soleil, et des feuilles dont on fait sans peine une infinité de jolis ouvrages, et dont on pourrait se vêtir : cet arbre, c'est le Palmier.

On voit bien, ma chère fille, me dit

ma Nourrice avec un doux sourire, que tu as étudié dans les livres les bienfaits de Dieu ; pour moi, qui les vois tous les jours dans la nature, je crois que le blé, qui nourrit tant d'hommes, est de toutes les plantes la plus utile.

Sa paille couvre nos toits, on en fait des nattes et des chapeaux, et les peuples meurent quand sa récolte vient à manquer ; mais avant de décider si le blé est le plus utile des biens, dites-nous votre pensée, chère Lisa, vous qui parmi toutes les fleurs

donnâtes l'autre jour le prix à la simple Violette; à quelle plante accordez-vous le prix de l'utilité ?

Je ne crois pas, reprit en rougissant la timide Lisa, qu'il y ait une plante plus utile que l'herbe des prairies. A toutes celles que vous avez nommées, il faut des soins et de la culture, au lieu que l'herbe vient sans travail.

Elle donne à l'homme de quoi se reposer, elle croît également par toute la terre ; d'ailleurs les petits oiseaux

mangent ses graines, les animaux la paissent, et l'homme peut vivre du laitage des animaux.

Je crois aussi que l'herbe est la chose la plus utile, parce que j'ai souvent entendu dire, que les choses les plus utiles étaient toujours les plus communes ; et qu' y a-t-il au monde de plus commun que l'herbe des champs?

Nous applaudîmes toutes à ce discours, qui nous pénétra d'estime pour

la petite Lisa et d'admiration pour la Providence, qui dans une si petite plante a su cacher de si grands bienfaits.

Qu'est ce que la Musique?

Pauline, ma chère Pauline, venez-vous asseoir près de moi; dit un soir le petit Eugène à sa sœur, je veux vous demander quelque chose.

Depuis que je suis venu de la campagne, j'entends tous les jours parler de musique, de sa mélodie, de son pouvoir, &c.

Voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce que tout cela veut dire?

Volontiers, Eugène; mais vous ne me comprendrez pas.

Pourquoi non? essayez.

Bien, nous verrons; je commencerai par vous dire que la musique est l'art de combiner des sons, de manière à produire une impression agréable à l'oreille.

Le chant est aussi naturel à l'homme

que la parole, on le retrouve chez tous les peuples ; même les plus sauvages.

Un grand avantage de la musique pour les anciens, était d'adoucir les mœurs, d'humaniser des barbares, en excitant ou en réprimant leurs passions.

Oh ! je comprends cela parfaitement, dit Eugène, parce que moi, qui ne suis pas un barbare, si quelque chose me contrarie, j'essaye de chanter ; et dès que je chante, j'oublie ce qui ma contrarié.

Vous riez, Pauline, eh! bien, je vous conseille d'en faire l'expérience, à la première occasion, je suis sûr que vous vous en trouverez bien; quant à moi cela me réussit toujours.

Voyons, continuez.

La musique, reprit Pauline, convenait donc parfaitement aux Arcadiens, qui habitaient un pays froid et triste; aussi les habitants du Cynète qui méprisaient la musique, surpassèrent ils tous les Grecs en cruauté.

A propos des Grecs, je vous dirai que ce sont eux qui l'ont portée au plus haut degré de perfection.

Achille l'avait apprise dès son enfance, à Athènes; on l'enseignait aux enfants avec les lettres de l'alphabet : aussi peut on dire que les Grecs étaient un peuple de musiciens.

Vous dirai-je à présent la première origine des instruments ?

Oui, je vous en prie.

Pythagore, philosophe Grec, se promenant un beau jour, entendit des forgerons qui battaient, à grand coups de marteau, un fer chaud, sur l'enclume.

Il remarqua que les coups formaient des accords ; curieux de découvrir la cause de cette singularité, il entre dans la forge, prend les marteaux, et reconnait que la difference des sons provient de la difference de leurs poids.

Ce philosophe travaille alors, ré-

fléchit, combine, et soudain voilà une espèce de lyre inventée.

Quant à la harpe, son origine date de bien loin. David en jouait pour chanter les louanges du Seigneur.

Elle fut connue des Egyptiens. Les Romains s'en servaient dans leurs sacrifices. Les Grecs faisaient usage d'une harpe d'ivoire: enfin, elle fut très commune aux temps de la chevalerie.

On dit, que les Irlandais tirent de

cet instrument les sons les plus doux et les plus harmonieux.

A présent, mon petit garçon, il me semble que vous avez sommeil, ainsi je n'en dirai pas davantage aujourd'hui; mais si ce sujet vous intéresse, nous en parlerons une autre fois.

Mais, Pauline, peut être vous l'oublierez.

Non, non, je ne l'oublierai pas, soyez en sur; la prochaine fois je vous donnerai plusieurs exemples du pou-

voir de la musique, et des effets qu'elle produit quelquefois.

Ma chère Pauline, je vous remercie beaucoup de votre complaisance; mais en parlant du roi David et de la harpe, je me rappelle d'avoir lu dans l'Ecriture Sainte, au livre des Psaumes, ces paroles, repétées plusieurs fois, par le roi Prophète: "Louez Dieu sur la harpe, chantez ses louanges sur le Psaltérion, et sur un instrument à dix cordes."

La petite Caroline dans l'embarras.

En vérité ma patience est poussée à bout, dit un jour la petite Caroline à sa sœurMarie ; qui était un peu plus agée qu'elle, mais dont le caractère était doux et l'esprit réfléchi.

Caroline, qu'est ce que j'entends, dit Marie ; avez-vous déja oublié ce que je vous dis hier matin, Patience

et Persévérance surmontent toutes sortes de difficultés ?

Voyons, dites moi, ce qui vous embarrasse ?

C'est le mot *faculté* que j'ai trouvé dans ma leçon d'aujourd'hui, et je ne vois pas clairement ce que cela signifie ; pouvez-vous me l'expliquer ?

Avec plaisir, ma chère Caroline, et je crois que ce mot vous intéressera plus que vous ne pensez.

Faculté signifie le pouvoir de faire quelque chose — ainsi, nous disons, l'homme a la faculté d'oüir — la faculté de voir — la faculté de parler, &c.

C'est-à-dire, il peut, ou il a le pouvoir, d'entendre — de voir — de parler, &c.

N'avez-vous pas entendu Papa, en parlant à notre frère, se servir de ces mots : les facultés de l'âme — les facultés de l'esprit ?

Par exemple, l'entendement — la

mémoire — la volonté, &c., sont des facultés de l'âme.

Ma chère Marie, je vous serais fort obligée, si vous pouviez me dire quelque chose de plus sur ce sujet.

Volontiers, Caroline; premièrement, savez-vous ce que signifie le mot *entendement ?*

Oui, l'entendement est ce qui me fait penser, comprendre, et agir d'une manière plutôt que d'une autre; si j'en était dépourvue je ne pourrais

ni comprendre, ni apprendre aucune chose.

Fort bien, vous avez donc la faculté de penser, de raisonner. Vous pouvez communiquer vos pensées, vos désirs, vos sensations, &c.

Vous pouvez voir le Soleil, la Lune, les étoiles, et l'arc-en-ciel.

Vous pouvez entendre le chant du rossignol, le son des cloches, le murmure d'un ruisseau, et le tac, tac, d'une montre.

Vous sentez que le feu brûle et que la glace est froide.

Vous goûtez le sucre et le vinaigre, vous trouvez l'un doux et l'autre aigre.

Vous pouvez sentir le parfum du jasmin, du réséda, du muguet, et de la violette.

Vous vous rappelez une Hymne que vous apprites la semaine passée, et que l'on chante tous les Dimanches, et vous pouvez réfléchir sur ce que vous lûtes hier au soir.

A présent, Caroline, pouvez-vous me dire, de quoi nous nous sommes servies en parlant ensemble depuis une demi-heure ?

Oh ! Marie, je devine, nous nous sommes servies de nos facultés.

Justement : maintenant, ma chère sœur, vous rappelez-vous ce que Maman nous dit l'autre jour, en parlant de l'Auteur de nos facultés ?

Oui, Maman nous dit, que Dieu nous donnait nos facultés pour aug-

menter notre bonheur dans ce monde, et pour que nous puissions faire notre devoir envers nos semblables.

Oh ! Caroline, vous oubliez le plus essentiel, qui est, que Dieu nous donne des facultés, afin que nous puissions l'aimer, le glorifier, et le servir ; et qu'un jour viendra où Dieu nous demandera compte, non seulement de l'emploi de ces facultés, mais aussi de tous les autres biens que nous devons à sa bonté !

Le Mensonge.

Louise, d'où venez-vous? dit, un matin, Madame Dorval à sa fille unique agée de sept ans.

Maman, je viens *seulement* du jardin, dit Louise en rougissant.

Mais, si vous venez *seulement* du jardin, pourquoi êtes-vous si essoufflée ?

Maman, c'est que. . . .c'est que. . . . ici Louise s'arrêta, car elle vit que sa mère avait les yeux fixés sur elle.

Le fait est, que Louise avait désobéi à sa mère, et pour cacher cette faute, elle venait d'en commettre une bien plus grave, qui est de mentir.

Madame Dorval avait au fond de son jardin un fort joli verger, où il y avait un grand nombre de cerisiers, et craignant que sa petite fille ne fut tentée de manger des cerises, qui n'étaient pas alors tout-a-fait mures,

elle lui avait défendu d'entrer dans le verger.

Ce jour là, Louise s'était levée de bonne heure, était descendue dans le jardin pour y apprendre ses leçons; mais loin de continuer dans cette bonne résolution, elle s'amusa premièrement à regarder les Papillons; ensuite à courir après eux.

Elle en poursuivait un bien beau, depuis quelques minutes, lorsque par malheur il vola dans le verger.

Louise s'arrêta subitement, en se rappelant l'ordre de sa mère.

Au lieu de retourner sur ses pas, pour éviter la tentation, elle s'avisa de considérer, et se dit en elle même : Maman a défendu d'aller dans le verger, mais c'est à cause des cerises, et je ne les toucherai pas, je veux *seulement* attraper ce Papillon.

Dans ce moment le bel insecte s'éleva dans l'air, ses ailes rouges tachetées de noir, luisaient au Soleil d'une manière si brillante, que Louise

n'hésita plus ; et franchissant la barrière qui la séparait du verger, elle s'y élança en criant : Oh ! je t'attraperai à la fin petit fugitif !

Mais l'espoir de Louise fut déçu ; car au moment où elle avançait sa petite main, pour le saisir, il s'envola dans un jardin, voisin de celui de Madame Dorval.

Malheureusement pour Louise, elle se trouvait alors bien près d'un cerisier ; elle s'en approcha lentement *seulement* pour voir si les cerises étaient mures.

Oh! qu'elles lui parurent appétissantes! Qu'elles devaient être délicieuses ombragées de leur joli feuillage vert! Plusieurs paraissaient mures. Oh! bien mures!

La petite fille, pour s'en convaincre, avança la main pour en cueillir une, *seulement* une, qui pendait à une branche qui inclinait vers la terre; mais non pas sans regarder premièrement si personne ne la voyait.

Cette crainte, aurait du rappeler à Louise qu'elle allait commettre une

faute ; si non, pourquoi craignait-elle d'être vue ?

Elle oublia cette belle maxime, qui devrait être gravée dans tous les cœurs : "Si les hommes ne te voient pas, Dieu te voit."

Elle prit une cerise, et puis une autre, et une autre, et continua ainsi pendant un quart d'heure ; sans penser aux leçons ou au déjeuner, et sans faire attention que le Soleil était brûlant et qu'elle n'avait point de chapeau.

Tout-à-coup la cloche sonna pour le déjeuner, Louise se mit à courir à toutes jambes et arriva, hors d'haleine, dans la chambre de sa mère, comme vous avez vu au commencement de cette histoire.

Madame Dorval s'apercevant que Louise rougissait, la fit approcher d'elle, et vit, avec surprise et chagrin, que son enfant venait de désobéir et de mentir; car le petite fille avait encore les lèvres toutes rouges du jus de cerises.

Madame Dorval lui dit alors, d'un

ton grave, Louise, qu'avez vous fait depuis que vous vous êtes levée ?

Louise raconta à sa mère tout ce que vous avez lu, en ajoutant qu'elle était bien fachée d'avoir désobéi.

Louise, reprit Madame D—, ce n'est pas là votre plus grande faute, mais elle vous a conduite dans une autre bien plus honteuse, et contre laquelle Dieu a plusieurs fois exprimé toute son abhorrence, en condamnant au châtiment le plus terrible ceux qui en seraient convaincus !

Et vous, qui avez si souvent répété les commandements de Dieu ; vous, avez pu leur désobéir !

Allez dans votre chambre, et là, de tout votre cœur, demandez pardon à l'Eternel ; et priez-le de vous donner la force de résister aux tentations.

Vous savez que j'avais l'intention de vous conduire chez votre tante Amélie, demain votre cousin Alphonse arrive d'Italie : et les villageois, qui n'ont point oublié ses bontés, veulent

lui témoigner la joie qu'ils ont de le revoir, en lui donnant une petite fête pour célébrer son retour.

Vous deviez en être témoin, mais votre conduite me force d'agir autrement: et moi, qui anticipais déja le plaisir de l'embrasser après sa longue absence, je suis obligée de m'en priver à cause de vous.

Si j'allais à cette fête sans vous, que pourrais-je répondre à la question qui me serait tant de fois répétée : Où est Louise?

Maman, vous direz que je m'en suis rendue indigne....vous direz que....

Ici les sanglots étouffèrent la voix de la petite fille, elle ne put continuer.

Non, Louise, je ne veux pas vous abaisser dans l'esprit de votre tante, de votre cousin, de vos petites amies ; je resterai à la maison, mais j'espère que c'est la dernière fois que je serai obligée de vous punir pour une si grande faute !



La Promenade du Matin.

Un charme qu'aucune parole ne saurait exprimer accompagne chaque matin l'aurore d'un beau jour. A l'aspect d'un si doux spectacle, le cœur se sent pénétré de reconnaissance envers celui qui s'est tant occupé de notre bonheur.

Avec quelle bonté Dieu a pourvu même aux plaisirs des sens! par

exemple : Il a choisi les plus douces couleurs, pour plaire et rafraîchir la vue.

Car le bleu et le vert sont des couleurs que l'œil peut fixer long-temps sans danger ; ces deux couleurs vives et brillantes produisent une impression agréable, mais elles ne fatiguent pas la vue comme le noir et le ponceau ; et la variété de leurs nuances empêche une trop grande uniformité.

Dans une de ces belles matinées du mois de Juin, je me promenais sur les

bords de la Meuse ; en songeant aux preuves que nous avons sans cesse devant les yeux, de la bonté Divine, et en admirant avec gratitude les œuvres de la création.

Sur ma tête, était un beau ciel parsemé d'azur ; à mes pieds était le vert, couleur chérie, que les poëtes appellent, à si juste titre, l'emblême de l'espérance : en effet c'est le vert, ou plutôt la première apparence de verdure, qui nous donne l'espoir de revoir bientôt cette belle saison nommée le printemps.

A ma droite était une longue prairie, couverte de boutons d'or et de marguerites ; à gauche, dans le lointain, j'apercevais un champ de blé, où se montrait le brillant coquelicot, à coté du modeste bluet ; et tout près de moi la Meuse, dont le doux murmure semblait inviter au sommeil : ce coup d'œil enchanteur me rappela ces paroles du royal Psalmiste :

"Tu visites la terre — tu arroses ses sillons — tu fais croître les blés — tu bénis son germe — tu couronnes l'année de tes bienfaits — les champs

sont couverts de troupeaux, et les vallées sont couvertes de grains."

Ma promenade devait durer une heure ; mais me trouvant fatiguée long-temps avant ce terme, je m'assis au pied d'un saule, près d'un champ à moitié cultivé.

A quelques pas de moi j'aperçus un vieillard qui s'appuyait en souriant sur l'épaule d'un petit garçon. Arrêtés sous l'arbre voisin, tous deux ils considéraient de jeunes laboureurs, dont l'un, guidant le soc de sa charrue,

ouvrait la terre, tandis que l'autre dirigeait quatre bœufs vigoureux, aidés de deux forts chevaux, qui, en avançant d'un pas égal et lent, traçaient dans la plaine de longs et vastes sillons.

Tout-à-coup l'attelage fait de vains efforts, il s'arrête comme enchaîné par une invisible main. Le fouet le presse, les traits se tendent, mais en vain. Les bœufs et les chevaux ne sauraient avancer.

Dans ce moment j'entendis le petit garçon dire à son père: "Je pense

que la charrue a rencontré la pointe d'un rocher, ou la racine d'un vieux chêne; car qui pourrait arrêter des animaux si forts et si courageux?"

Une bien faible plante sans doute, répartit le vieillard, mais à laquelle on a laissé pousser de profondes racines; regarde à tes pieds, mon enfant, vois ces humbles rameaux couverts de jolies fleurs roses et papilionacées; n'y porte pas la main, car ces fleurs couvrent des épines longues et cruelles; ce sont les racines de cette tige, si frêle en apparence, qui arrêtent, comme tu le

vois, l'effort de ces deux hommes et de ce puissant attelage.

Mais regarde, les voilà qui redoublent d'efforts, l'obstacle est rompu, la plante est déracinée.

Mon père, comment nommez-vous cette plante ?

Mon enfant, son nom est Bugrane, mais les laboureurs l'appellent " arrête-bœuf ;" sans doute à cause de l'effet soudain qu'elle produit sur ces animaux.

Quant à moi, j'avoue que j'étais aussi ignorante, que le petit garçon, au sujet de cette plante; car je ne connaissais ni son nom, ni ses qualités. L'homme des champs venait de m'instruire, et je me disposai à retourner chez moi: en revoyant tout ce qui m'avait charmée quelques heures auparavant, je ne pus m'empêcher de répéter, presque à haute voix, ces vers sublimes d'un célébre poëte Anglais:

"These are Thy glorious works, Parent of good,
Almighty! Thine this universal frame,
Thus wondrous fair; Thyself how wondrous then!"

Le Jeune Invalide.



Bon jour, mon cher Ernest, comment vous portez-vous ce matin?

Un peu mieux, répondit le malade d'une voix faible, mais j'ai passé une très mauvaise nuit, suivie d'un accès de fièvre, comme celui d'hier.

Le médecin est-il déja venu?



Pas encore, je l'attends à chaque minute, car il me semble toujours que sa visite me soulage.

A propos, votre tante Eudoxie est elle de retour de son village ?

Ma tante arriva hier au soir, mais il m'est impossible de vous exprimer toute la joie que nous avons sentie, en la revoyant après une si longue absence : ensuite je vous dirai, qu'elle ne vient point d'un village. Auch est une des plus anciennes villes de France ; située dans le département

du Gers, et qui possede un archevêché, une belle cathédrale, une bibliothèque, et un hopital ; appellerez-vous encore cela un village?

Oh! pour cela non, mon cher Paul ; et il me semble de plus que vous m'avez raconté quelque chose, qui eut lieu dans cette même ville.

Ne vous rappelez-vous pas, dit Paul, que je vous ai lu le récit d'un fait au sujet d'un incendie?

J'en ai un souvenir confus, mais

depuis ma maladie ma mémoire est fort affaiblie ; n'était-ce pas un trait d'humanité ou de générosité ?

Précisément, tenez, je crois que c'est dans ce livre qui est sur la table à ouvrage de votre Maman ; et si cela vous fait plaisir, je vous le relirai.

Vous êtes bien obligeant, Paul, et j'accepte votre offre sans cérémonie.

Bien, je commence :

Dans le mois de ——, la ville d'Auch fut témoin d'un trait d'humanité et de courage, malheureusement peu commun de nos jours. Deux maisons étaient en feu. Le brasier était devenu si ardent que la foule se tenait à l'écart ; c'était en vain que les plus intrépides voulaient pénétrer dans la maison, d'où sortaient ces cris lamentables : Sauvez-nous ! Sauvez-nous !

Une voix surtout se faisait entendre ; c'était celle d'une femme, d'une mère : Sauvez mon enfant !

L'Archevêque était arrivé depuis quelque temps en face de la maison qui brûlait. Tant qu'il avait pu, il avait travaillé à la chaîne et exhorté la foule.

Vingt-cinq louis, s'écria-t'il, vingt-cinq louis à celui qui sauvera cette femme et son enfant. On entendit la voix du prélat. Plusieurs hommes du peuple firent quelques pas vers le feu, et reculèrent bientôt. Cinquante louis à celui qui arrachera aux flammes le petit enfant et sa mère, cria plus haut encore l'Archevêque.

Tout le monde écoutait, mais ne bougeait pas ; alors à la lueur de l'incendie, on vit ce bon pasteur tremper un drap dans un seau d'eau, s'en envelopper, et monter à une échelle adossée aux murailles.

Toute la foule fut émue de tant de charité, tomba à genoux et pria l'Eternel de protéger ce bon et courageux ministre, elle le vit parvenir à une croisée, toute rouge de flammes, et puis elle ne vit plus rien —— Alors elle ne respira plus —— Mais bientôt un groupe apparut à la fenêtre ! ——

C'était l'Archevêque, la femme et le petit enfant! Oh! qu'elle joie à cette vue!

L'Archevêque, jetant de dessus ses épaules le drap à moitié brûlé, était tombé à genoux pour remercier Dieu; puis se relevant, il dit à la pauvre mère ruinée par l'incendie: "Madame, j'avais promis cinquante louis à celui qui vous sauverait; je les ai gagnés, je vous les donne."

Le jeune invalide écouta, attentive-

ment, le récit que vous venez de lire, et des pleurs coulaient encore sur sa pâle figure ; lorsque sa mère vint lui demander comment il se trouvait? Elle s'aperçut à l'instant de son émotion ; et lui dit avec un tendre accent, si naturel à une mère en parlant à son enfant : Pourquoi ces larmes, mon cher Ernest?

Ma chère maman, ce sont des larmes d'attendrissement, demandez à mon cousin. Madame Verdier, en regardant Paul, reconnut aussitôt le livre qu'il tenait, et dit : Je ne suis

plus surprise de ton agitation, oui, c'est une anecdote bien touchante, un beau trait d'humanité.

Dites-moi, maman, avez-vous jamais lu que quelqu'un se fut, je ne veux pas dire, exposé à la mort comme ce bon Archevêque; mais dévoué à une mort certaine, pour sauver la vie d'un être qui leur était cher?

Oui, plusieurs fois.

Eh! bien vous pouvez nous le raconter, n'est-ce pas?

Une autre fois, pas aujourd'hui, tu es trop faible maintenant; d'ailleurs le médecin a ordonné d'éviter tout ce qui pourrait t'agiter.

Oh! maman, je vous en prie, une seule anecdote, un seul exemple.

J'y consens; mais avant de commencer, il me semble que tu ferais bien de prendre un peu de gelée de groseilles; cela est très rafraîchissant, surtout après la fièvre.

A présent, dit Ernest, asseyez-vous

près de mon lit; Paul, approchez un fauteuil pour maman, et donnez-lui un tabouret: Maman, Paul et moi, nous vous écouterons avec la plus grande attention.

Mes enfants, dit Madame Verdier, je vous dirai premièrement, que si un homme se dévouait à la mort pour son meilleur ami; pour un ami à qui il aurait de grandes obligations et de qui il aurait reçu des marques d'affection sans bornes; vous trouveriez, malgré tout cela, cette preuve de dévouement extraordinaire: mais que direz-vous,

de celui qui se dévoua à la mort la plus terrible, la plus affreuse, non pas pour sauver un ami intime, ou un bienfaiteur; mais pour sauver ses plus cruels ennemis?

Oh! maman, oh! ma tante, est-il possible? dirent, à la fois, Ernest et Paul.

Pour les sauver, dis-je, non pas d'une mort naturelle, qui ne peut faire souffrir qu'un certain nombre de minutes ou d'heures; mais d'une mort éternelle; concevez-vous, mes chers

enfants, toute l'horreur d'une agonie qui durerait toute l'éternité ?

Ma tante, dit Paul, d'une voix grave, vous parlez dans ce moment du Sauveur du monde ; hélas ! que serait devenu l'homme sans lui ?

Cependant, reprit Madame Verdier, nous pouvons lire le récit de ses souffrances sans verser des pleurs, et une simple anecdote fait couler nos larmes. Que l'homme est ingrat et pervers ! Oh ! mes enfants, si nous pouvions concevoir la dureté de notre cœur ; si

nous pouvions le voir tel qu'il est, de quelle douleur nous serions saisis à cette vue ! . . . Oh ! puisse l'Eternel, dans sa miséricorde, attendrir nos cœurs ; et nous rappeler continuellement tout ce que son Fils bien-aimé a souffert pour nous !

LONDON :
Printed by J. Truscott, Blackfriars Road.





